

Vieux papiers

Un inédit du chanoine Clanché retrouvé dans les archives de la paroisse de Toul
et transmis par Jacques DÉTRÉ, curé de Toul (numérisé par Nicole FLORIMOND).

La Maison de la Sainte Famille

Son histoire

C'est une ancienne maison canoniale. Les maisons canoniales avaient été données à l'Église, puis après saint Gérard, au chapitre. Elles jouissaient de certains privilèges, ne pouvaient être grevées d'aucune servitude, même par l'évêque, étaient exemptes en principe du logement des gens de guerre et de l'enlèvement des boues, etc.

Chaque chanoine n'en pouvait posséder qu'une à la fois, et tous n'en n'avaient pas. On n'en comptait que 33, alors que le chapitre, outre les dignitaires, se composait de 36 chanoines.

À la mort d'un chanoine, ses héritiers devaient rendre la maison dans le courant de l'année, celle-ci s'adjudgeait en chapitre, à un chanoine, à l'exclusion de tout laïc.

Le chanoine pouvait en louer une partie, excepté à des hérétiques. Il ne devait y admettre les femmes qu'avec permission. Il lui était défendu d'y faire danser. Des experts y paraissaient régulièrement pour éviter l'incurie du propriétaire.

Avant l'agrandissement de la ville, au temps de l'établissement des remparts de Vauban, ces différentes propriétés étaient les plus belles de Toul. Presque toutes avaient une porte monumentale donnant accès à une cour encadrée de vastes et princiers bâtiments d'habitation, avec, par derrière, un jardin, et parfois encore, une seconde cour, et les dépendances.

Le terrible incendie de la cathédrale et de la ville, le 20 juin 1940, et le trop d'empressement que l'on mit à démolir, fit irrémédiablement disparaître

ce qui restait et pouvait être conservé et restauré des pittoresques, artistiques, riches et archéologiques quartiers canoniaux. Ces événements ont infligé à la vieille cité épiscopale des blessures et des amputations dont elle ne se relèvera jamais, quoi qu'on puisse faire, et au grand désespoir des touristes de l'avenir. Une vingtaine de ces hôtels, et non des moindres, ont complètement disparu : « etiam periere ruinae ».

Heureusement, l'immeuble de la Sainte-Famille, intéressant à plus d'un titre, comme nous allons le constater, a survécu à l'immense catastrophe.

Le premier propriétaire dont l'histoire faire mention est le célèbre Jean Midot, grand archidiacre de Toul, conseiller-clerc au Parlement de Metz, puis doyen du chapitre (1651) et vicaire-général du diocèse dès 1609 et jusqu'à sa mort, le 23 janvier 1653.

Jean MIDOT est, sans contredit, l'une des plus intéressantes figures du chapitre cathédral, ayant eu la charge de grand vicaire sous cinq évêquats successifs, (dont celui du cardinal Nicolas-François, devenu duc de Lorraine) et la qualité d'administrateur (1637-1653) durant une vacance de quatre années et, finalement, devenu vicaire capitulaire en quelque sorte dix ans encore, les deux derniers évêques n'ayant pas pris possession, Paul Fieschi, Jacques Le Bret.

Les auteurs toulousins se trompent certainement en disant que Jean Midot vendit sa maison en 1699 à son confrère Henri D'Orge, alors qu'il était décédé en 1655 ! Mais, n'y aurait-il pas similitude de nom, puisque, les actes capitulaires du 18 mars 1661

permettent à Messire Midot, chanoine, de célébrer sa première messe le lendemain, fête de saint Joseph, et à son autel. Ce chanoine pouvait être parent, neveu peut-être de Jean Midot, et possesseur de la maison canoniale jusqu'en 1699 ?

Le chanoine Henri D'Orge avait été abbé de L'Isle et appartenait au diocèse. Il obtient la dignité de grand chantre et mourut le 19 janvier 1724.

Le nouvel acquéreur fut Jacques De Boschenry, prêtre du diocèse de Bayeux, d'abord chanoine de Saint-Gengoult, puis, en 1713, archidiacre de Rinel. Or, comme il n'était pas « de gremio » c'est-à-dire chanoine de la cathédrale, il n'avait pas place aux processions. Voulant y paraître quand même, tout le chapitre, faisant une seule ligne, le laissa seul de l'autre côté. Il comprit, et ne parut qu'en 1717, en succédant à M. Laurent Pillement. Il devient grand archidiacre, et, par le fait même, prévôt de Saint-Gengoult en 1733. Par testament du 27 septembre 1748, il donnait aux pauvres des terres du chapitre le prix de sa maison canoniale. Il mourut le 1er octobre 1748.

En 1759, nous trouvons la maison entre les mains d'un chanoine originaire de Meaux, Pierre-François Rochard, archidiacre de Vittel, mort le 16 septembre 1782 et inscrit au nécrologe en 1784.

Ici, certains renseignements nous manquent. Quel était le propriétaire au moment de la vente des biens nationaux ? Les archives départementales de Meurthe-et-Moselle pourront éclaircir la question.

Toujours est-il que les « études sur Toul ancien » de Mme François-Bataille (p. 52) nous disent que l'immeuble « devint la propriété de la famille de Monsieur l'abbé Baron Louis : c'est là que se réfugia la vénérable Mlle Louis, sœur du baron, religieuse bénédictine, lorsque la révolution la chassa de son couvent ».

Y eut-il une confusion avec le nom des propriétaires de la maison voisine dont il est dit :

« la maison suivante, qui autrefois faisait partie de celle dont nous venons de parler... », cela est encore possible.

En tous cas, sûrement, l'hôtel de Jean Midot passa des mains de la famille Louis, à bien toulousain.

Or, comme il y eut trois chanoines du nom de Louis, l'un d'eux put la posséder, le second peut-être, puisque les historiens font naître le fameux baron, là même en 1655.

- 1^{er} : Joseph I Louis, prêtre du diocèse, chanoine en 1691. Sa mort survint, le 30 janvier 1743, alors qu'en 1740, il avait démissionné en Cour de Rome, en faveur de son petit-neveu.

- 2^e : Joseph II Louis, chanoine de Saint-Gengoult. Ses confrères le nommèrent prévôt de Void ; il décéda en cette qualité le 22 mars 1741 après avoir également résigné à Rome pour...

- 3^e : Paul Louis, son neveu, clerc du diocèse. Ce dernier, en 1764, a habité la maison canoniale sise à l'angle du grand couloir du cloître avec la petite allée parallèle à la cathédrale.

Le chanoine Paul Louis, fils du bailli de Toul et frère du baron, avait été fait prêtre par Mgr Drouas et nommé au chapitre par M. Cambray, chanoine « tournaire » c'est-à-dire, qui était alors « en tour » de pouvoir nommer en dehors des mois du roi. A la Révolution, lisons-nous dans les notes de Mgr Delalle, ancien curé de la cathédrale, il refusa le serment et s'exila en Suisse. « Rentré à Toul vers le 11 floréal, il y vécut comme prêtre retiré, disant sa messe à la cathédrale jusque vers 1797 où il mourut et fut enterré au cimetière commun. Il se montra toujours prêtre régulier et de bonnes manières.

Il avait une sœur, religieuse du Saint-Sacrement, au couvent de Toul, devenu la gendarmerie. Sortie de son couvent, elle vécut en paix (en paix relative, elle avait 53 ans, était détenue par le Comité révolutionnaire (Albert Denis p. 77 sec.) et gardée à vue par un planton « comme ayant soin de cinq enfants

abandonnés par une de ses sœurs, émigrée » - Détenues également : Louise-Anastasie, 41 ans et Anne, veuve de Bicquilly, ancien major de la place de Toul – 45 ans, « sœurs de trois émigrés et d'un déporté »... rangées notoirement dans la horde des aristocrates femelles (sic) » à Toul rue du Parge, dans la grande maison (Midot) qui appartenait à son oncle M. Royer, dit « le gros Royer », conseiller au Parlement de Metz, homme très riche ayant équipage.

Ce M. Royer, originaire de Toul, oncle des enfants Louis, mourut à Toul en 1795, laissant sa fortune à ses neveux et nièces, dont Mme de Rigny et les demoiselles Louis, l'une se trouvant veuve. Le mari de Mme de Rigny était breton d'origine. Capitaine au régiment de Dragons-Penthièvre, il avait fait la connaissance de Mlle Louis, pendant qu'il était en garnison à Toul. Il avait les manières d'un véritable gentilhomme. Fort bien fait, ayant deux domestiques à livrée en soie, habit jaune, galon de soie argent, boutons d'argent, tricorne bordé d'argent. Également deux femmes domestiques, équipage à deux chevaux. Peu avant la Révolution, il devint major de son régiment, émigra, et Mme de Rigny alla demeurer en Bretagne longtemps après.

De ce mariage, étaient nés quatre enfants, deux garçons et deux filles (cinq dans la note précédente).

Mlle Louis soigna elle-même l'éducation de ses neveux, dont l'un est devenu amiral, l'autre général.

A la mort de Monsieur Royer, Mlle Louis eut par « préciput » la maison de la rue du Parge (ou aujourd'hui rue de Rigny) où elle vécut au-delà de 80 ans, donnant l'exemple de toutes les vertus les plus hautes, laissant un souvenir en vénération. Durant des années, elle s'occupa à blanchir et à entretenir gratuitement le linge de l'église.

Sa maison a été achetée par M. Bataille.

Quant à LOUIS (Dominique-Jean), plus connu sous le nom de baron Louis, cadet de la famille, il se destinait à la magistrature mais il prit, fort jeune, l'habit ecclésiastique, reçut même la prêtrise des mains de Mgr de Champorcin, après avoir fait de brillantes études au fameux collège Saint-Claude, puis devint avocat au baillage de Toul et entra en 1780, comme conseiller-clerc au Parlement de Paris, se livra à l'étude de l'économie politique et y puisa les idées auxquelles la France dut en 1814, la fondation de son Crédit public.

Louis XVI lui donna plusieurs missions de confiance, mais révoqué par Dumouriez, il dut émigrer en Angleterre où il continua ses recherches durant les années orageuses, jusqu'au moment où, en 1806, Napoléon bien qu'il le qualifiât de « janséniste politique » le nomma administrateur du Trésor et maître des requêtes au Conseil d'État. Homme intègre, le baron Louis savait même en faveur des créanciers, lutter contre son chef qui n'était pas habitué à trouver des contradicteurs.

Aussi Louis XVIII ne manqua pas l'occasion de le nommer à son arrivée et devant les caisses vides, ministre des Finances. Le baron Louis fit face à tout, au risque de se faire des ennemis nombreux et puissants. Nous ne le suivrons pas dans sa carrière politique : ses principes et ses moyens financiers resteront à jamais un modèle du genre. Il sut même, à l'occasion, préférer les inspirations de sa conscience et de son patriotisme, à son portefeuille. Il mourut en 1837.

Henri-Marie-Daniel de Rigny, comte de Gaultier, chevalier, amiral de France, ministre de la Marine, conseiller d'État, etc. était né à Toul en 1783 et en l'hôtel Midot, d'après les chroniqueurs.

Il fit ses premières études à l'École militaire de Pont à Mousson, fut élevé par sa tante, Mlle Louis, loin de l'aisance et de la mollesse, et entra dans la marine à l'âge de 16 ans. Enseigne à 19 ans, au combat d'Algésiras, il eut depuis cette époque, le

commandement d'un bâtiment. En 1821, avec ses 52 campagnes, il remplaça le contre-amiral Halgan dans le Levant. C'est lui qui, en octobre 1827, remporta la victoire au mémorable combat de Navarin, livré aux Turcs par les escadres françaises, anglaises et russes réunies, ce qui lui valut le haut grade de vice-amiral puis peu après d'amiral et de ministre de la Marine. Il mourut après la Révolution de juillet en 1835. Des quatre garçons (ou des 5 enfants de Rigny), tous nés à Toul, trois ont occupé des charges distinguées : Édouard, préfet de la Corrèze, Roger, receveur général à Moulins, Alexandre, maréchal de Camp. (Cf. Bataille, notice historique sur la ville de Toul, p. 103).

Que devint la maison dans la suite du XIXe siècle ? Nous savons que M. le chanoine Mansuy, curé archiprêtre de la cathédrale, y fit venir des sœurs anglaises qui tinrent là un pensionnat à l'époque de la guerre de 1870. Environ neuf ans après, les sœurs de la Miséricorde (congrégation fondée par Marie-Madeleine

Postel) continuèrent les traditions de distinction et de bonne tenue de la maison jusqu'au moment où les lois d'exception vinrent les dépoillier et les chasser.

C'est ainsi que MM. les archiprêtres qui se sont succédé jusqu'aujourd'hui, ont fondé l'école libre paroissiale de la Sainte Famille qui a donné ses preuves malgré tant de difficultés que l'on sait et a gagné l'estime de toutes les bonnes et chrétiennes familles toulouses. Ad multos annos !

Et maintenant, y a-t-il dans toute la ville, une seule maison dont on peut dire tant et d'aussi belles choses ? N'est-elle pas un hôtel historique, par excellence, n'a-t-elle pas été l'église paroissiale et asile du pasteur si éprouvé et dénué de tout après le terrible incendie de juin 40, aussi mérite-t-elle -elle aurait déjà dû l'avoir depuis longtemps- une inscription commémorative, la désignant à la postérité ?

Ne pourrait-on y lire :

*Cet hôtel canonial de Jean MIDOT, grand-vicaire,
puis administrateur de l'évêché de TOUL
durant cinq Pontificats, de 16029 à 1653*

*a vu naître
le baron LOUIS, grand argentier de France
cinq fois ministre des Finances (1755-1837)
et l'amiral de RIGNY, vainqueur à NAVARIN
ministre de la Marine (1783-1835)*

*est devenu école chrétienne libre,
sous trois directions successives,*

*à l'honneur d'être l'oratoire et le centre paroissial
depuis l'incendie de la Cathédrale en juin 1940.*

Que Notre-Dame-au-Pied-d'Argent le bénisse !

*À Dienlouard, le 14 octobre 1941,
G. CLANCHÉ, curé*

À PROPOS DE LA SAINTE-FAMILLE

Documents réunis par Claude FLACZYNSKI qui dirigea cette institution de 1979 à 2007.



Acte de naissance et de baptême de l'amiral de Rigny, enregistré par le curé de l'église Sainte-Geneviève. Quelques éléments d'architecture de cette église sont toujours visibles, rue de Rigny, en face de Citéa.

Transcription :

Marie Henry Daniel fils légitime de Messire
Jean François Gautier de Rigni, Chevalier, Capitaine de
Dragons dans le Régiment de Son Altése Monseigneur
le Duc de Penthièvre, Chevallier de l'Ordre Royal et
Militaire de St Louis, et de Dame Perpétue Louis son
Epouse de cette Paroisse, né le deuxième jour du Mois de
Février mil sept cent quatre vingt deux, à sept heures du matin
il a eu pour Parrain Messire Louis Henry Daniel Vicomte
de Vallory, Chevallier de l'Ordre de St Lazare Officier au
Régiment D'Hainault Infanterie, et pour Mareine Dlle Marie
Marguerite Perpétue Gautier de Rigny sa soeure, lesquels
ont signé avec moi +

Valory

Marie de Rigny

Robert Curé de Ste
Geneviève



Façade de la Sainte-Famille, rue de Rigny.



Vue sur l'immeuble en U, côté ouest.



Portail et cour d'entrée.



Chapiteau du portail.



Détail d'un plafond et d'une cheminée.



Immeuble en U : côté est.



Cour intérieure, autre fois jardin.



Les petits de maternelle en 1925 sur les escaliers du bâtiment central.



L'abbé Marcel Gondek avec une des classes de l'institution en 1951.